

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

A. CHENEVEY

La montée de la chaire de Notre-Dame de Paris

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 23, p. 224-228

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

La montée de la chaire de Notre-Dame de Paris

Jesu, quem velatum nunc aspicio...

Quand la tombe de Sainte-Hélène fut scellée sur Napoléon, dans un grand mouvement de pacification religieuse, contrecarrée par d'agressives réminiscences voltairiennes, des âmes d'élite traçaient le plan d'un intense renouveau surnaturel. La grande révolution avait achevé son cours, après avoir saboté l'œuvre qu'elle a voulu pompeusement intituler son bon combat. Ce fut moins la négociation officielle et cependant si utile du Concordat que le sang des martyrs de la Terreur qui a fait tourner tant de regards vers le ciel. Il en est du flot d'encre des diplomates comme de celui des savants ; il ne vaut pas « telle goutte de son sang » que le Christ a versée durant sa Passion pour chacune de nos âmes...

En ce moment, s'opérait en France, dans l'élite, une grande sélection qui aurait penché vers la majorité catholique si, à une néfaste politique religieuse, inspirée par le Cardinal Maury, le clergé, l'épiscopat avait préféré les sages idées de M. Emery, du Cardinal de Boisgelin et de son ancien vicaire général, le Cardinal de Bausset. Des âmes, héritières du sensualisme du XVIII^e siècle — ce siècle qui au dire de P. Gratry dans les « Sources » est tombé plus bas que Démocrite dans les atomes et dans le vide — n'ont voulu croire qu'à la matière et à sa connaissance qui en philosophie s'appellera le scientisme et pour lequel, au lendemain des grandes découvertes scientifiques, tant d'hommes ont joué leur tragique destinée. D'autres âmes, éprises de spiritualisme, mais privées de cette foi qui faisait confesser le nom de Jésus-Christ aux martyrs de la révolution aux Carmes comme en face des flots meurtriers de l'océan à Nantes, à l'île de Ré, sur les pontons de Quiberon se dévouent cependant avec enthousiasme au spiritualisme universitaire. Victor Cousin, apôtre de l'éclectisme, attire autour de sa chaire de Sorbonne, les étudiants de 1830. Il faudrait remonter au moyen-âge, aux grandes manifestations suscitées sur la montagne Sainte-Geneviève par Abélard pour retrouver

foule aussi nombreuse et aussi passionnée que celle que groupait le prophète de l'éclectisme. Mais ils furent assez nombreux parmi l'élite, ceux qui, à l'exemple des coureurs du stade antique, se passaient de mains en mains le flambeau qui, en la circonstance, était l'épée brandie sur le genre humain par le penseur des « Soirées de St-Pétersbourg ». Nombreux furent aussi les aiguillons par la lance, que, au dire de Sainte-Beuve, l'auteur de « l'Essai sur l'Indifférence » avait trempée au flanc du Christ mort sur la Croix. C'est bientôt après que l'abbé Lacordaire, invité par Mgr de Quélen, monta dans la chaire de Notre-Dame pour inaugurer ses fameuses conférences apologétiques.

Une inquiétude religieuse pareille à celle d'il y a un siècle se révèle dans le monde actuel. Les sarcasmes de Voltaire, les anti-chrétiennes et anti-sociales théories de J.-J. Rousseau que cultivait jadis la classe intellectuelle ont gagné aujourd'hui la masse. Aucune époque plus que la nôtre, semble-t-il, n'attire sur sa folie de jouir, sur ses principes païens, les anathèmes de l'Apôtre dans sa première Epître aux Romains. La licence des mœurs actuelles scandaliserait un Fragonard. On parle toute part de paix, mais on confond les mots « pacifique » et « pacifiste ». Il aura manqué aux diplomates des Conférences de la paix, le regard illuminé des premiers évangélisés de l'Apôtre des nations que Maurice Denis représente dans la magnifique fresque de Saint-Paul de Genève. Assis sur un barque au milieu des flots, ils sont groupés autour de Paul de Tharse qui, de son geste, leur montre le Ciel où règne Celui en qui réside la paix. Les uns sont transformés moralement au premier souffle de la bonne nouvelle, d'autres, les yeux encore obscurcis par les écailles du paganisme, ont cependant le pressentiment de la nouvelle économie du salut que leur réserve le message du christianisme : « *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* »

Mais Dieu, dans sa Providence, ne peut-il pas tirer un grand bien de tous les bouleversements du monde : « *ignobilia et corruptibilia mundi elegit Deus* », a-t-il été consigné dans les cahiers de l'épistolier sacré.

Cependant, aucune époque plus que la nôtre ne postule Jésus-Christ. Cette constatation a magnifiquement frappé l'intelligence et le cœur d'apôtre du R. P. Sanson,

prêtre de l'Oratoire, qui a choisi comme titre général de ses Conférences à Notre-Dame : *le Message de Jésus-Christ*.

Jeune encore, le P. Sanson s'est fait connaître à Paris par un panégyrique de Jeanne d'Arc. La presse a relaté, à propos de son discours prononcé au neuvième anniversaire de la victoire de la Marne, « qu'un prédicateur de grand talent avait occupé à Meaux la chaire de Bossuet ». L'illustre oratorien a prêché avec éclat, à St-Louis-des-Français de Rome, à Orléans, à Trouville, en Suisse, au Canada. Son discours n'aura plus la raideur dialectique de l'enseignement du P. Janvier. Il attirera les jeunes gens surtout par la force persuasive de la vive et entraînant dialectique de son cœur. Le nouveau conférencier de Notre-Dame connaît les maux de son temps et, sous les antagonismes contemporains, l'unanime aspiration des hommes. Comme le grand Apôtre, il ne veut savoir qu'une chose : le Christ, et le Christ crucifié.

Il est dans la tradition de la chaire illustre de la métropole de Paris de distribuer un enseignement qui doit faire triompher la vérité contre telle erreur actuelle. A la suite de Lacordaire, au lendemain du socialisme de 1848, le P. Félix, succédant au P. de Ravignan, avait abordé le problème de l'ordre social chrétien. Au moment où la Science herculéenne, toisée par Barbey d'Aurevilly avec toute l'expression de son hautain mépris, voulait donner un dernier coup de hache à la Croix du Christ, le P. Monsabré expose le dogme catholique dans cet ample enseignement thomiste dont la métaphysique fait l'unité du savoir humain. Mgr d'Hulst, dans son grand cœur caché sous une froide dialectique, tente le rapprochement de la science et de la foi. Le P. Janvier continuera magistralement l'enseignement thomiste en traitant de la morale catholique.

Aujourd'hui, dans le désarroi général, le monde veut un chef. Le problème religieux s'impose comme cet océan dont parlait Littré, mais le monde ne veut pas souscrire à l'aveu désabusé du positiviste confessant que, pour affronter cet océan, il n'avait ni voile, ni boussole.

Aux croyants, le P. Sanson parlera du divin Maître, pour qu'ils conforment davantage leur conduite à leur foi ; aux âmes inquiètes pour les orienter vers la certitude ;

aux négateurs dédaigneux pour les avertir de ne pas être aussi assurés dans leur superbe, de prendre de l'eau bénite après avoir entrevu la gravité du pari de Pascal. Aujourd'hui que l'enseignement du P. Janvier ne tombe plus sur le front courbé d'un immense auditoire, notre sincère reconnaissance va au grand Dominicain qui a enthousiasmé nos années estudiantines à Paris. Avec émotion, nous nous rappelons cette conférence, sur la charité, du Vendredi-Saint de 1914. C'est à l'écho de cette instruction que sont partis, Psichari en tête, les jeunes de la génération des sacrifiés donnant leur vie comme rançon pour la délivrance intellectuelle, morale, religieuse de ceux qui veulent s'attacher aujourd'hui même dans l'Université officielle au Christ et à son Eglise divine. Le P. Janvier aura instauré le plan de la vie surnaturelle dans la vie quotidienne. Toujours, si lourde soit-elle parfois à l'égoïsme humain, le conférencier de la morale catholique a sauvegardé la pure doctrine évangélique, contrairement à de mondains apôtres qui furent un signe de la catastrophe du temps et pour lesquels Léon Bloy n'a pas été trop cruel en les appelant des apôtres de judaïque mémoire.

Les voûtes séculaires de Notre-Dame ne sont pas étonnées de voir, autour de l'Eminentissime cardinal-archevêque de Paris, parmi des prêtres, des savants, des académiciens, des ouvriers, un flot de jeunesse venir s'imprégner de Jésus-Christ à la chaude parole de l'Oratorien. Aujourd'hui, le monde, pressé d'arriver, semble ne plus avoir le temps de s'attarder à une dialectique serrée. Donnez-nous un modèle de vie, c'est le cri que la philosophie de Bergson a fait pousser à une élite universitaire de bonne volonté. Mais l'Apôtre nous met en garde : « *Videte ne quis descipiat vos per philosophiam.* » Il n'y a qu'un Modèle, à savoir le Fils de Dieu fait homme.

Les jeunes qui s'attachent à Jésus-Christ sont nombreux aujourd'hui en France non seulement, chez les polytechniciens, les Centraux, les Saint-Cyriens, les Elèves de l'Ecole Navale, de Normale supérieure, et de tous les étudiants de Facultés catholiques, mais il y a des jeunes gens d'élite sortis des patronages catholiques des faubourgs et qui, vrais apôtres, savent à l'usine, au bureau, le prix que donne à la vie la communion fréquente et la chasteté.

Le P. Gratry nous a raconté dans une touchante confiance des « Souvenirs de sa jeunesse » qu'une nuit d'inquiétude à l'école polytechnique, avant d'être admis au mystère de l'Eucharistie, il avait imploré la bénédiction de Dieu sur un morceau de pain et un verre de vin et que, dans son ardent désir de la communion sacramentelle, il avait mangé ce pain et bu ce vin en mémoire du Sauveur. Beaucoup de ceux de notre génération, éclairés par l'enseignement du P. Sanson désireront, comme le polytechnicien de 1825, cette union expérimentale avec le Christ. Ils s'inclineront devant le mystère, mémorial de la mort du Sauveur quand ils auront considéré qu'aucune philosophie ne peut faire le bonheur de l'homme en ce monde et encore moins assurer sa félicité éternelle.

Le monde s'acharne à parler de progrès. Il n'y a de progrès formel que dans la marche des hommes vers leur salut éternel. Le diagnostic de ce progrès se dessine chaque fois qu'un saint aperçoit comme le séraphique d'Assise dans la vision célèbre, le Christ détacher un bras de sa Croix pour attirer un ami près de son cœur. Jésus demeure en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne s'agit pas de dormir pendant ce temps-là.

L'auditoire de Notre-Dame, les jeunes surtout n'auront pas l'occasion d'oublier que le P. Sanson appartient à cette distingué Congrégation dont Bossuet disait d'un de ses Supérieurs généraux que le monde était trop petit pour l'immensité de son cœur et son cœur trop petit pour l'immensité de son amour.

Combien S. François de Sales, cette perle de l'épiscopat, n'a-t-il pas chéri son diocèse des bords du Léman : « O Jérusalem, o Chablais, o Jérusalem, o Genève, convertis-toi au Seigneur ton Dieu ». Cependant, Monsieur de Genève n'a-t-il pas avoué qu'il aurait volontiers quitté son diocèse pour aller à Paris, vivre à l'Oratoire de France, sous la sainte égide du Cardinal de Bérulle dont l'œuvre lui apparaissait si utile, si nécessaire à l'Eglise ?

A. CHENEVEY, Oblat, O. S. B.